

JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ STATISTIQUE DE PARIS

BERTILLON

De l'acclimatement des diverses races

Journal de la société statistique de Paris, tome 5 (1864), p. 169-180

http://www.numdam.org/item?id=JSFS_1864__5__169_0

© Société de statistique de Paris, 1864, tous droits réservés.

L'accès aux archives de la revue « Journal de la société statistique de Paris » (<http://publications-sfds.math.cnrs.fr/index.php/J-SFdS>) implique l'accord avec les conditions générales d'utilisation (<http://www.numdam.org/conditions>). Toute utilisation commerciale ou impression systématique est constitutive d'une infraction pénale. Toute copie ou impression de ce fichier doit contenir la présente mention de copyright.

NUMDAM

Article numérisé dans le cadre du programme
Numérisation de documents anciens mathématiques
<http://www.numdam.org/>

II.

De l'acclimatement des diverses races.

Il résulte d'une longue investigation à laquelle je me suis livré, au sujet de l'acclimatement, que deux éléments dominent le problème : la question de races, de types humains et celle de la grandeur de l'écart entre le climat que l'on quitte et celui où l'on se fixe. On a divisé communément cet écart en deux, désignés, l'un par l'expression de *petit acclimatement*, l'autre de *grand acclimatement*.

Hygiénique et médicale par le fond, cette question devient statistique par la méthode dont sa solution exige l'emploi. C'est donc surtout la partie statistique de

cette recherche qui fera l'objet du travail qui suit. J'y ai consigné des résultats que je crois nouveaux, notamment sur l'aptitude remarquable du sang espagnol à l'acclimatement dans les climats intertropicaux.

Les Antilles sont ici un champ d'étude précieux, parce qu'elles présentent, dans une étendue restreinte, un climat parfaitement identique et des variétés humaines ou au moins des nationalités fort distinctes vivant sous ce climat, comme les Anglais, les Français, les Espagnols, les Nègres et les Métis. Or, chacun de ces groupes a une manière particulière de se comporter dans ce milieu climaterique et social.

On sait aujourd'hui l'opinion qui prévaut en Angleterre; c'est celle de notre collègue M. Boudin¹. Les Anglais se prononcent carrément contre la doctrine de l'acclimatation et, il faut l'avouer, cette doctrine est solidement appuyée et par la statistique et par l'état physique et moral du planteur anglais. Je crois donc devoir renvoyer aux documents anglais pour cette partie de la question qui me paraît suffisamment démontrée et j'aborde immédiatement celle qui touche aux colonies françaises des Antilles (Martinique et Guadeloupe).

Le tableau suivant renferme tout ce que nous savons du mouvement de la population blanche et de couleur à la Martinique.

DATE.	Population résidente			OBSERVATIONS.
	blanche.	de couleur.	Total.	
1635	100	»	100	
1664	2,078	2,437	4,515	Ces premiers colons augmentent rapidement par l'immigration française et par la traite.
1701	6,961	17,355	24,316	
1738	15,000	59,073	74,073	
1769	12,069	76,473	88,542	La guerre des colonies contre l'Angleterre est coupé court à l'immigration et par suite à l'accroissement de la population blanche. (Rufz)
1778	12,000	83,000	95,000	
1831	»	»	119,716	
1848	9,500	110,900	120,400	La traite est abolie, puis l'esclavage. (Statist. de France, t. 1 ^{er} .)
1859	8,000?	»	»	
1861	»	»	119,560	Plus 14,000 ouvriers immigrés. (Tableau officiel.)

Ainsi la population blanche de la Martinique s'accroît par l'immigration jusqu'en 1740, où elle s'élève à 15,000 blancs et près de 59,000 hommes de couleur (Rufz). Ceux-ci continuent à s'accroître, sans doute, par la traite. Mais la guerre des colonies, sous le fatal règne de Louis XV, arrête l'immigration et on voit alors la population blanche diminuer. En 1769, elle n'est plus que de 12,069; en 1778, nous la trouvons encore à 12,000; en 1848, elle est tombée à 9,500. A cette date la population de couleur étant de 110,900, le nombre total des habitants s'élève, créoles et hommes de couleur compris, à 120,400. Or, en 1861, les *tableaux officiels*, qui depuis 1848 ne distinguent plus les créoles, annoncent une population totale de 119,560, dont plus de 14,000 ouvriers indiens, chinois, etc., engagés temporairement.

Ainsi la population s'est accrue tant qu'ont duré l'immigration et la traite. La population blanche a diminué dès que l'immigration s'est arrêtée; et, depuis la suppression de la traite, la population de couleur elle-même paraît être stationnaire.

Dira-t-on que ce sont les bouleversements politiques et la guerre qui ont amené

1. Voir les deux remarquables articles publiés par M. Boudin dans ce Recueil, année 1860, pages 29 et 122. (Note de la Rédaction.)

ce dépeuplement ? Ce serait une erreur démographique. Guerre et révolution n'arrêtent pas l'essor d'une population qui a, à souhait, une terre fertile à cultiver. Les mêmes commotions, et bien aggravées, ont désolé l'Acadie, le Canada et la France elle-même; elles n'ont pas arrêté le développement de leur population et l'énergie avec laquelle elle tend à se proportionner au travail disponible, c'est-à-dire aux subsistances. Ne voit-on pas d'ailleurs que, depuis 1848, et même depuis 1834, la population de la Martinique, pour laquelle la terre et le travail abondent, est restée stationnaire ! En vain, pour solliciter l'immigration, on s'écrie en 1849 : « Nous ne sommes pas 10,000 (blancs); le quart des terres à peine est cultivé... Les colons ont presque à discrétion la farine de manioc, du poisson frais. Le porc, la volaille, les bestiaux s'élèvent presque sans soin, etc., etc. » Cette population diminue ! Et pourtant ces blancs privilégiés ont le nègre pour les exempter de tout labeur fatigant, et surtout de la culture de la terre, du travail meurtrier des sucreries, qui amène une mortalité de 100 à 120 pour 1,000 ! N'importe, il y a, en moyenne, au moins 11 nègres pour 1 blanc, on peut dire pour nourrir un blanc. Il s'est même produit un fait très-remarquable depuis l'abolition de l'esclavage. Les nègres que le bâton ne menace plus, ne voulant plus, sans doute, fournir la même somme de travail que par le passé, et la fécondité étant inhabile à fournir des hommes dans la mesure du travail, on a dû aller chercher à grands frais de médiocres ouvriers, Indiens, Chinois, Nègres, immigrés de passage, qui, à la fin du contrat à temps auquel ils se sont engagés, ont droit au rapatriement. La Martinique, depuis 1848, a reçu plus de 14,000 de ces mercenaires. Ainsi, voilà une population blanche de 8 à 9,000 hommes, qui vit dans l'abondance par l'exploitation de plus de 125,000 hommes de couleur, et qui a peine à se maintenir, qui décline même.

Ce résultat est tout à fait caractéristique et nous force à conclure, contrairement à M. Rufz, que l'acclimatement des colons *français* dans les Antilles, bien loin d'être un fait accompli, paraît plutôt avoir abouti à une dégénérescence, légère peut-être quand on regarde les individualités, mais certainement profonde pour la collectivité, puisque ces créoles ont perdu une des facultés les plus inhérentes aux êtres vivants, celle de se conserver, de se développer en proportion des subsistances.

D'un autre côté le docteur Rochoux, qui a longtemps pratiqué la médecine à la Guadeloupe, déclare que les familles blanches de cette colonie non retrempées de temps à autre par un croisement européen, ne tardent pas à s'éteindre dès la troisième ou la quatrième génération. M. Rufz répond que les générations échappent, se *fondent* en France aussi bien qu'aux Antilles. Mais il admet que l'émigrant aux colonies ne doit pas rompre absolument avec l'Europe; qu'il est bon qu'il s'y retrempe par intervalles. Il va même jusqu'à déclarer que « des régiments entièrement coloniaux qui ne seraient pas renouvelés, dans la pensée qu'un séjour continuels les acclimaterait mieux, finiraient en peu d'années par se fondre entièrement. »

Ces deux déclarations de deux éminents médecins coloniaux ne sont pas différentes au fond; et la pratique constante des colons anglais les confirme. L'une et l'autre signifient que c'est en empruntant incessamment une force nouvelle au sol, au sang vivifiant de la patrie, que le Français peut résister au climat des Antilles, redoutable athlète, sous l'étreinte duquel le faible colon est étouffé comme Antée dans les bras d'Hercule, quand il est absolument séparé du sol natal !

Ce que nous venons de dire de la Martinique s'applique également à la Guadeloupe, qui a même latitude, même climat, même population. Là aussi, malgré l'insuffisance des documents officiels, dont les éléments sont même souvent contradictoires, il est évident que la population blanche est stationnaire. La mortalité de nos garnisons françaises est d'ailleurs la même dans les deux colonies (0.092).

Nous réunissons la Guyane française à ce groupe climatérique. Elle offre cependant des différences assez marquées qui mériteraient peut-être une étude spéciale, si les documents officiels le permettaient. Nous remarquerons seulement que l'acclimatement du Français y paraît encore plus précaire que dans les îles. La fièvre jaune y est moins fréquente, mais l'influence palustre s'y fait beaucoup plus sentir, et avec des conséquences beaucoup plus graves. Aussi cette colonie compte-t-elle à peine 1,100 créoles français.

Un ancien gouverneur de Cayenne, Masclavy de Beauveset (1742), donne la statistique suivante de la mortalité de ses administrés pendant son séjour de 9 années (Thèse de Éd. Michaud).

	Durée du séjour.								
	1 ^{re} année.	2 ^e année.	3 ^e année.	4 ^e année.	5 ^e année.	6 ^e année.	7 ^e année.	8 ^e année.	9 ^e année.
Mortalité sur 1,000 colons.	15	19	42	21	60	75	82	102	125

Ce document intéressant montre, avec l'innocuité relative du premier temps du séjour, le danger de le prolonger malgré les fallacieuses promesses d'un ciel éblouissant et d'une végétation merveilleuse, sur lesquels voyageurs et immigrants de passage se sont tous extasiés. Il nous explique comment cette ravissante Guyane a reçu tant d'émigrants et en a gardé si peu, pourquoi ceux qui survivent sont d'un aspect si triste, si apathique, si maladif. « Une dégradation manifeste, écrit un jeune médecin militaire plein de talent, Éd. Michaud, que la fièvre jaune vient d'enlever à Vera-Cruz, s'est emparée de l'organisme. Une lenteur maladive des mouvements caractérise l'acclimaté. Son pouls est faible et mou, sa respiration lente... Ses forces amoindries ne sont pas capables d'efforts soutenus; elles s'exaltent et tombent vite... » Ainsi, la résistance à l'invisible méphitisme des lieux diminue en proportion de la durée du séjour.

La région des Antilles ne paraît pas plus favorable à la race anglo-saxonne qu'à la nôtre. Leurs garnisons, mieux choisies, mieux surveillées (les enquêtes en font foi), y sont frappées, presque comme les nôtres, d'une mortalité quadruple (0.060) de celle qui leur appartient dans la mère-patrie. Le docteur Nott nous apprend que les Anglais des Antilles ont soin d'envoyer élever leurs enfants en Angleterre; qu'eux-mêmes perdent, avec les traits caractéristiques de leur race, leurs qualités intellectuelles; que leur vieillesse est anticipée, leur vie moyenne raccourcie, ainsi que les tables d'assurances sur la vie en font foi. D'un autre côté, leur instinctive aversion pour la négresse se prête mal à une nombreuse population de sang mêlé; d'ailleurs ces mulâtres à sang anglais ne réussissent pas, meurent vite et ont une postérité débile qui ne tarde pas à s'éteindre.

Il en est tout autrement des *Antilles espagnoles*, quoique leur station et leurs conditions météorologiques soient les mêmes que celles des Antilles anglaises et françaises !

Les documents officiels sur Cuba et ceux que M. Ramon de la Sagra a publiés dans ce journal, nous montrent que la population blanche s'est élevée, par un ac-

croissement régulier, de 96,440 en 1774 (R. de la Sagra), à 793,484 en 1861 (documents officiels). Quoique l'immigration entre pour une certaine part dans cette étonnante progression, ainsi que le prouve la relation un peu anormale des sexes, le mouvement intérieur de la population témoigne énergiquement de son développement propre. Voici, en effet, quel a été le mouvement de la population blanche de Cuba dans la période 1849-1857 :

Population moyenne, 530,871. — Décès (ann. moy.), 12.623. Coefficient de mortalité, 0.0238 ; soit environ 24 décès sur 1,000 habitants.

Baptêmes (ann. moy.), 21,640. Coefficient de natalité, 0.0408 ; soit environ 41 naissances sur 1,000 habitants.

Ainsi ces créoles espagnols ont une mortalité *moindre qu'en Espagne* (0.0270) et à peu près égale à celle de France, qui oscille de 0.023 à 0.024. Les naissances donnent un excès constant et très-marqué sur les décès, et la natalité ou fécondité (0.0408) est aussi supérieure à celle d'Espagne (0.0360).

Ces mouvements de population, qui se confirment les uns les autres, ne peuvent laisser un moment de doute : la race espagnole s'acclimate à Cuba !

Mais elle paye les frais de son acclimatement, car la garnison espagnole fournit une mortalité de 0.072, plus forte que celle des garnisons anglaises. Dans cette funèbre annualité la fièvre jaune entre pour 0,027. Elle attaque chaque année 82 hommes sur 1,000 (effectif), et elle tue de 18 à 53 p. 100 de ceux qu'elle atteint; en moyenne 31 p. 100.

La forte mortalité de la garnison espagnole contrastant avec l'évidente prospérité des créoles, témoigne que les mortalités militaires ne peuvent servir de mesure à la faculté d'acclimatement ! cette observation nous paraît capitale. Il paraît se faire en faveur de la race espagnole un véritable acclimatement par sélection. Tous ceux dont l'organisation n'est pas appropriée au climat disparaissent, les autres ne tardent pas à prospérer et à jouir d'une remarquable fécondité, en rapport sans doute avec les ressources facilement croissantes de cette perle des Antilles.

Nous n'avons pas autant de détails pour *Porto-Rico*, mais le peu que nous en savons suffit pour confirmer notre conclusion. Là encore la race espagnole prospère, se multiplie, comme la nôtre au Canada. En effet, Bescherelle, dans son Dictionnaire de géographie (1857), donne la population de Porto-Rico sans doute d'après le recensement de 1851, et les annuaires de la statistique officielle d'Espagne la donnent pour 1854, 1860 et 1861. Nous voyons ainsi que la population blanche, qui était de 188,970 à la première époque, s'élève, par un accroissement continu, en dix ans seulement, à 300,406 ; que de même les hommes de couleur (nègres et mulâtres) passent de 127,400 à 241,037 ; mais que le nombre des esclaves reste stationnaire (41,818 en 1851, 41,738 en 1861) et tend plutôt à diminuer.

Quoique ce prodigieux accroissement de la population blanche soit sans doute le résultat complexe de l'immigration et de l'excès des naissances sur les décès, il n'en témoigne pas moins du facile acclimatement de la race espagnole ; et la continuité, la persévérance de son émigration aux Antilles, s'explique précisément par cette facile adaptation au climat cubain. Cependant Bescherelle rapporte qu'à la fin du dix-septième siècle les Anglais s'étant emparés de Porto-Rico, furent forcés par les maladies de l'abandonner peu de temps après. Ce fait est précieux, en ce qu'il met

pour ainsi dire, en présence la profonde différence de deux races au point de vue de l'aptitude à l'acclimatement.

Rappelons ici que la race espagnole actuelle est très-vraisemblablement une résultante complexe de plusieurs rameaux indo-européens (celtes, romains, visigoths) fondus :

a) Avec la race primitive ibérienne (lusitanienne et cantabre), que le savant philologue G. Eichhoff suppose, d'après les affinités du langage, originaire de Chaldée par l'Afrique ;

b) Avec la race syro-arabe (sémitique), par Tyr, qui, dès les temps les plus reculés, avait colonisé les côtes de l'Ibérie, et surtout par Carthage, longtemps métropole de l'Ibérie ;

c) Avec les Maures d'Afrique qui, dans les temps modernes, ont possédé l'Espagne pendant une longue suite de siècles, avec un éclat et une puissance très-favorables aux croisements.

Par ces origines on peut affirmer que le sang africain a été par trois fois largement infusé dans les veines espagnoles, et que la température élevée de cette péninsule a dû conserver à ce sang sa facile adaptation aux climats tropicaux. Ne doit-il pas aussi à ces origines africaines des rapports plus faciles avec la race nègre, avec la négresse notamment, rapports dans lesquels M. Rameau voit la grandeur du génie catholique ! Catholicisme ou organisme, l'Espagnol se croise bien plus volontiers avec le nègre que tout autre Européen. « Les Espagnols et les Portugais, disait déjà le père Labat en 1700, parmi lesquels ce crime (unions illégitimes) est aussi ordinaire qu'il est rare dans nos Antilles françaises... » Mais tandis que le mulâtre de l'Anglo-Saxon est débile et presque sans postérité, le mulâtre espagnol est fort, vivace et capable d'une longue lignée. Aussi une nombreuse population mulâtre à tous degrés abonde-t-elle aux Antilles espagnoles, et on ne saurait douter que, par elle, et au grand bénéfice de l'acclimatement, un peu de sang nègre ne s'infiltre dans la population créole.

Acclimatement des races noires aux Antilles. — Cet acclimatement a été nié par M. Boudin. Malgré l'autorité de ce savant et laborieux hygiéniste, nous ne croyons pas que les documents, éclairés par la science sociale, autorisent cette négation. Il est vrai qu'aux Antilles la mortalité des nègres esclaves et même libres est considérable, qu'elle égale et très-souvent dépasse le nombre des naissances. Mais, après un examen attentif des conditions du problème, il nous a paru que d'autres causes plus réelles, plus actives que l'acclimatement proprement dit, pouvaient déterminer cet excès de mortalité. C'est tout d'abord l'état misérable qui résulte partout de l'esclavage, ou d'une condition sociale peut-être plus misérable encore, puisque l'infériorité de la population nègre la met partout à la merci du blanc, dont elle est, libre ou esclave, la bête de somme. Doués d'une intelligence suffisante pour sentir leur misère et leur infériorité, mais n'en ayant pas assez pour en sortir, ces malheureux sont voués partout aux travaux les plus malfaisants, les seuls dont ne les repousse pas la concurrence victorieuse du blanc.

D'ailleurs ces races déshéritées disparaissent pour moins que cela. En Afrique, en Amérique, en Océanie, dans leur propre pays, il semble que le simple contact de notre civilisation les fasse mourir ; c'est en quelque sorte sur le sol de cette civilisation qu'ils ne peuvent s'acclimater !

Ainsi, dans nos possessions du Sénégal, il ne peut, pour les nègres, être question d'acclimatement; ils sont chez eux: et cependant leurs décès y surpassent constamment leurs naissances. L'année 1860, qui présente cette différence à son moindre degré, donne, pour une population de 14,450 individus (dont 200 Européens), 438 naissances pour 698 décès. Dans les îles coloniales les plus salubres des côtes africaines, Maurice et la Réunion, où l'influence palustre est presque nulle (et les nègres sont loin d'être invulnérables à ce méphitisme), la population nègre disparaît rapidement. Dans les îles de l'Océanie, notre simple contact, nos rapports les plus bienveillants, les œuvres pies de nos missionnaires, sont marqués par la dépopulation! Évidemment, il y a là un fait des plus étranges, mais qui appartient à une autre question. Quoi qu'il en soit, dans nos colonies, sous l'influence des misères et de l'ignorance inhérentes à la servitude, on peut dire que cette dépopulation est normale. En Europe, les grands centres de misère et d'industrie offrent d'ailleurs, très-souvent, le même phénomène.

Je viens de montrer que le climat pouvait être innocent de cette dépopulation... je vais prouver qu'il l'est.

Constatons d'abord, avec M. Boudin, que c'est aux colonies anglaises qu'elle est le plus marquée; que dans les colonies françaises (en confondant en un seul bloc tous les hommes de couleur) il y a équilibre; mais que, dans les Antilles espagnoles, la population de couleur prospère et se multiplie. Pour Cuba, les documents produits par Ramon de la Sagra nous fournissent les éléments d'une précieuse analyse, en donnant à part la population *libre* de couleur et la population *esclave*. Or celle-ci diminuerait ici comme ailleurs, si elle n'était incessamment renouvelée par la traite clandestine. Mais la population libre de couleur (nègres et mulâtres) se maintient et s'accroît par ses propres forces! Voici son mouvement:

Dans la période quinquennale 1851-1855, prise au hasard, Ramon de la Sagra trouve, pour une population de 186,072, 7,350 baptêmes et 5,448 enterrements; ce qui donne une natalité de 0.0395 et une mortalité de 0.0293 (soit environ 39 naissances et 29 décès sur 1,000 habitants). Ainsi l'accroissement de cette classe de population confirme son mouvement et partant son acclimatement. En 1841 elle comptait environ 153,000 âmes; d'après le dernier recensement (1861) elle s'élevait à 232,000. A Porto-Rico, la même progression s'observe. Prétendrait-on qu'il s'agit surtout du mulâtre espagnol et que le mélange avec le blanc a donné au nègre l'acclimatement? Mais si l'on refuse l'acclimatement au blanc comme au noir, pourquoi l'accorder à leur mélange? Quant à nous, qui avons prouvé l'acclimatement de l'Espagnol, nous avons aussi trouvé jusqu'à présent que, sur les lignes isothermes, l'acclimatement est facile; c'est le cas du nègre transporté dans les Antilles. Un seul fléau nouveau pouvait faire douter de son acclimatement: c'est la fièvre jaune, qui ne règne pas ordinairement en Afrique. Mais le nègre jouit presque de l'immunité pour cette terrible maladie, et, malgré quelques faits contradictoires, dont on a exagéré la signification, nulle immunité relative n'est mieux avérée. « J'affirme, écrit le docteur Nott, qui réside à Mobile, localité à esclaves et où la fièvre jaune fait de fréquentes apparitions, j'affirme qu'un quart de sang nègre vaut mieux pour braver la fièvre jaune que la vaccine pour la variole... » Et ailleurs: « Le danger de la fièvre jaune pour le mulâtre croît avec la quantité de sang blanc. » Quant au miasme paludéen, contre lequel le nègre est moins armé, il existe plus en Afrique que dans les Antilles:

L'acclimatement facile du nègre dans les Antilles était donc présumable ; or, nous croyons avoir montré que les faits allégués comme contraires reconnaissent d'autres causes et ne préjugent rien dans la question ; que la prospérité des libres de couleur dans les Antilles espagnoles démontre cet acclimatement, tandis que la seule considération tirée de l'état de l'esclavage autorise le doute. Ce double fait nous a confirmé dans la pensée que c'est à l'état social, et non au climat, qu'il faut attribuer la dépopulation noire.

Les *États-Unis du Sud* nous offrent la même solution sous un autre aspect. Dans les États du Nord, à peu près isothermes avec notre France, les blancs travaillent eux-mêmes, ils n'ont que faire de l'esclave. Partant ils ont été philanthropes et ont aboli l'esclavage, avec d'autant plus de raison que le travailleur nègre paraît mal supporter leur climat. Il est constant que le nègre, rendu à la liberté, meurt plus vite dans ces États (Nott). Mais sa condition sociale, le mépris et la misère qui l'étreignent ne nous permettent pas de présumer ce qu'il pourrait devenir dans une autre situation. La philanthropie du Yankee est sérieuse, mais toute théorique ; instinctivement il n'a aucune sympathie pour le nègre, dont le voisinage lui répugne ; dur et hautain, il abhorre également l'esclavage et l'esclave. Il fait antithèse à l'Espagnol, auquel l'esclavage ne répugne nullement, qui continue à alimenter la plus affreuse industrie, la traite clandestine, qui n'a aucun préjugé contre la négresse, la mulâtresse (le mulâtre lui-même a ses succès). Ces faits de l'ordre moral ne sont pas indifférents à l'appréciation des lois de l'acclimatement. Dans les États du Sud au contraire, isothermes avec notre Algérie, c'est le blanc qui ne peut supporter le travail : pour le planteur, le travail du nègre étant une condition absolue de fortune et même d'existence, l'esclavage passe à l'état de dogme. Mais là aussi (le docteur Nott nous l'apprend sans nul mystère) les esclaves cultivant le riz, et plus encore ceux qui travaillent au sucre et au coton, succombent dans les plus larges proportions. Aussi ces États, producteurs de coton et de sucre, sont-ils dits « États consommateurs », consommateurs d'esclaves ! le noir transformé en une balle de coton ! Comme il s'agissait de reproduire ce nègre, la traite étant devenue difficile et onéreuse, les États dont le sol aride produisait mal le coton et le sucre, se sont emparés de cette production ; on les a appelés les « États éleveurs ». Là, le nègre, la négresse surtout, sont entretenus, nourris, dressés au point de vue du croît. Dans ce but, on les soumet à un travail modéré, et on cherche, par une sélection intelligente, à faire surgir les qualités requises pour la reproduction. Ces éleveurs, eux, ont résolu le problème de l'acclimatation et, grâce à leur étrange industrie, la multiplication de la race nègre aux États du Sud est un fait acquis. Jusqu'en 1808, époque à laquelle s'arrête l'importation d'Afrique, on n'avait introduit que 400,000 nègres environ ; en 1860 (avant la guerre) on en comptait 4 millions dans les États du Sud ! En 50 ans, la population noire a décuplé entre les habiles mains des éleveurs !

Je passe maintenant à notre *Algérie*.

Voici d'abord un résumé général de ses mouvements de population comparés à ceux du territoire français. Dans le tableau qui suit, le mot *natalité* indique le rapport des naissances à la population, et le mot *mortalité* le même rapport aux décès. Il suffit de multiplier par 1,000, ou de reculer la virgule de trois chiffres vers la droite, pour avoir le nombre des naissances ou des décès pour 1,000 habitants.

		PÉRIODES.				
		1835-1840.	1841-1850.	1851-1855.	1854-1855.	1849.
France. . .	{ Natalité.	0.0281	0.0273	0.0260	0.0271	0.0275
	{ Mortalité.	0.0234	0.0232	0.0240	0.0234	0.0274
Algérie. . .	{ Natalité.	0.0360	0.0360	0.0407	0.0380	0.0460
	{ Mortalité.	0.0501	0.0506	0.0484	0.0490	0.0930

(à Paris: 0.487)
(à Cherchell: 0.816)

Si, au lieu des moyennes, nous reproduisons les oscillations les plus ordinaires de la mortalité dans la période 1835-1855, nous avons: 0.020 à 0.025 pour la France; et 0.040 à 0.056 pour l'Algérie. Si, au lieu des années, nous considérons les valeurs moyennes des localités donnant les mortalités *maxima* et *minima*, les oscillations beaucoup plus marquées sont environ de 0.028 à Bougie; de 0.062 à Bone et à Blidah et presque autant à Constantine.

Dans la seconde période (1851-1855) on compte encore 48 décès et seulement 41 naissances sur 1,000 colons. Mais la signification de ces rapports change, si, au lieu de les prendre en eux-mêmes, nous les rapportons aux autres; car la natalité s'est accrue dans une forte proportion et il importe de se rappeler qu'une augmentation de naissances a pour conséquence nécessaire (*la mortalité de chaque âge restant la même*) une augmentation de la mortalité générale, parce que, dans cette mortalité générale, celle de la première enfance qui est si considérable, entre pour une plus large part. Ainsi, par le seul fait de l'augmentation des naissances, on devait s'attendre à une aggravation de la mortalité générale; eh bien, c'est *le contraire que l'on observe*: la mortalité s'est atténuée.

Nous aurions voulu suivre de plus près et pour des années plus récentes ces mouvements de population; mais les documents nous ont fait défaut. D'une part, l'administration a modifié ses cadres, de l'autre, elle n'a publié aucun renseignement pour les années 1857 et 1858; enfin elle n'a donné, pour les suivantes, que des chiffres les plus sommaires.

Pour avoir une succession d'années plus longue, nous reprenons 1855 et nous trouvons dans la période 1855-1862 une natalité de 0.032 avec une mortalité de 0.038 (en France, pour la même période, 0.026 et 0.024). Dans la petite période 1859-1862 les coefficients sont encore plus favorables: natalité 0,039, mortalité 0.030. Mais pourquoi l'administration a-t-elle gardé dans ses cartons les faits afférents à 1857 et 1858?

Mouvement de la population civile européenne en Algérie de 1855 à 1862.

ANNÉES.	Nombres absolus.			Coefficient de		Sur 1,000 colons combinés de	
	Population.	Décès.	Naissances.	Mortalité.	Natalité.	Décès.	Naissances.
1855	163,959	6,627	6,219	0.0405	0.0379	40	38
1856	169,186	5,120	6,872	0.0303	0.0410	30	41
1857 et 1858 . . .	L'administration a cru devoir s'abstenir!						
1859	201,817	6,637	6,683	0.0329	0.0331	33	33
1860	201,466	6,365	7,840	0.0316	0.0389	32	39
1861	205,888	5,850	7,659	0.0284	0.3740	28	37
1862	204,877	5,903	8,648	0.2880	0.0424	29	42
1855-1862	191,200	6,084	7,320	0.0318	0.0385	32	38
1859-1862	203,512	6,189	7,707	0.0304	0.0378	30	39
France dans la période 1855-1860.				0.0237	0,0265	24	26

1. Cette dernière ligne est obtenue en prenant la moyenne des mortalités annuelles.

Ainsi l'Algérie, après avoir fourni, pendant une période de 35 années, une grande mortalité, et un déficit marqué dans la balance des naissances avec les décès, serait enfin entrée dans une période de mortalité décroissante et de naissances supérieure aux décès.

Cependant tout en enregistrant avec empressement cet heureux résultat, nous croyons qu'il serait prématuré de conclure déjà dans le sens de l'acclimatement (et ce qui suit va prouver combien cette réserve est prudente en ce qui concerne la race française). La Martinique, la Guadeloupe, l'Islande, ont eu aussi leurs beaux jours. La première génération, sans doute, comme en Algérie, est tombée rapidement, moissonnée par les durs travaux de l'installation. Celles qui l'ont suivie (envoyées par l'immigration) ont d'abord paru prospérer. Mais ces climats extrêmes n'ont pas tardé à débilitier, chacun à sa manière, la série des générations, et, par un constant effort, ils ont substitué à des ancêtres vigoureux des descendants allanguis et malades, à une population croissante une population décroissante. Constatons cependant que l'Algérie n'est pas entre les tropiques; que sa chaleur, le plus ordinairement modérée, est comprise entre $+ 15^{\circ}$ et $+ 28^{\circ}$. Il est, au surplus, quelques rares localités de l'Algérie (Médéah, Sétif, Bougie), où la mortalité est fréquemment assez faible, où $N > D$ et où cependant la température n'est pas moindre qu'ailleurs.

Mais on trouve en Algérie, parmi d'autres influences inconnues sans doute, trois causes différentes, inégalement distribuées, de détérioration de l'organisme:

- a) La température de l'air, presque constamment élevée;
- b) Le sirocco ou vent du désert, le même qui, au Sénégal, amène les hépatites. Moins torride en Algérie, parce qu'il se rafraîchit en traversant les sommets glacés de l'Atlas, il est pourtant encore assez brûlant, aride et chargé de sable pour troubler singulièrement l'organisme;
- c) Les émanations telluriques et palustres.

Les partisans les plus résolus de l'acclimatement avouent qu'on ne s'accommode pas à ces influences palustres, qu'au contraire, plus on s'y expose, plus on devient sensible à leurs effets. Mais ils résolvent le problème par une brillante hypothèse, dont la réalisation est plus désirable que prochaine. C'est que toute l'Algérie soit défrichée, canalisée, drainée! Quand on songe que la France possède encore tant de marais à dessécher, à drainer, on se demande combien il faudra de siècles d'efforts et de sacrifices de vie humaine pour modifier ainsi hygiéniquement ce territoire, aussi vaste que la France, et dont le sol entier est à assainir.

Je ne nie pas, au surplus, la possibilité, l'importance de pareils travaux et même l'obligation de les entreprendre. L'humanité a assez reçu, en effet, du passé pour devoir à l'avenir une part de son or et de son sang. Espérons d'ailleurs qu'un progrès prochain nous dotera de moyens de défrichement moins meurtriers que ceux qui ont été employés jusqu'ici. Mais je dis, d'une part, que l'achèvement de ces travaux appartient à un lointain avenir; et de l'autre, que l'acclimatement définitif comme résultat de ces améliorations reste encore une hypothèse.

Les médecins, avouons-le entre nous, sont beaucoup trop enclins à croire à la simplicité des phénomènes et à celle de leurs causes. Savons-nous jusqu'à quel point la terre d'Afrique peut être débarrassée des agents inconnus qui engendrent ici des fièvres intermittentes, là rémittentes, là pernicieuses, ailleurs des dysente-

ries ? Déracinerons-nous du même coup ce *quid ignotum* qui, par exemple, altère tellement l'organisme, que des épidémies, comme celle de 1849, élèvent la mortalité en France à 0.027 (au lieu de 0.023 à 0.024, chiffre normal), en Algérie à 0.093 ; pour Paris à 0.046, et pour Cherchell à 0.324. Quelques statisticiens optimistes allègent leurs documents de ces fâcheuses épidémies qui gênent leurs conclusions sur l'acclimatement. Mais un des caractères de la non-adaptation d'une race à un climat est justement dans cette nocuité extrême que revêtent les épidémies de passage. Il ne faut qu'un orage, qu'un coup de vent pour emporter ces constitutions ébranlées.

Je ne repousse point l'espérance d'un certain acclimatement, encore moins la possibilité de l'acclimation ; mais pour y arriver plus sûrement et plus vite, j'affirme qu'il faudrait que l'administration nous permit de scruter plus avant certaines données démographiques du problème qu'elle retient dans ses cartons ou qu'elle ne recueille pas. Les gros volumes qu'elle publie sont pleins de détails fort intéressants sur la situation économique de la colonie ; mais on regrette que la place accordée aux colons soit de plus en plus restreinte et quelquefois supprimée complètement, comme en 1857-1858. Et cependant des détails suivis sur la population dans ses moindres mouvements, recueillis toujours dans la même forme, fourniraient de précieux moyens de résoudre, sans efforts trop laborieux, les difficultés de l'acclimatement sur cette terre désormais française. L'exemple suivant nous paraît bien propre à le montrer.

Nous avons vu que, dans la dernière période (1855-1862), la population semblait être entrée dans une voie de prospérité ; que la mortalité s'était abaissée au chiffre de 0.031. En étudiant avec soin les documents officiels, on y trouve, mais seulement pour les deux premières années (1855 - 1856) de cette période et pour les deux précédentes (1853-1854), la mortalité de chaque nationalité.

Nous reproduisons, dans le tableau suivant, les éléments et les calculs de cette intéressante analyse.

Mouvement par nationalités de la population civile européenne en Algérie.
(Période 1855-1856.)

NATIONALITÉ.	Nombres absolus.			Rapports ou coefficients de		Sur 1,000 habitants combien de	
	Population.	Naissances.	Décès.	Natalité.	Mortalité.	Naissances.	Décès.
						(Nombres ronds.)	
Espagnols	42,394	1,946	1,276	0.0459	0.0301	46	30
Maltais	6,425	284	192	0.0440	0.0300	44	30
Italiens	9,287	366	262	0.0394	0.0282	39	28
Français	89,810	3,710	3,868	0.0413	0.0431	41	43
Allemands (1853-56)	5,452	169	306	0.0310	0.0560	31	56
Divers	13,200	65	57				
Ensemble . . .	166,568	6,540	5,961	0.0393	0.0357	39	36

Ce tableau fournit un grand enseignement ; en effet, à n'en consulter que l'ensemble, il est favorable, puisque la mortalité s'est atténuée, et reste au-dessous de la natalité. Mais le détail nous montre que ces heureux résultats sont dus presque entièrement aux Espagnols, fort nombreux dans la colonie, puis aux Maltais et aux Italiens. — La mortalité des Français est toujours considérable, puisqu'elle surpasse encore leur natalité qui est assez forte. La race allemande n'est pas moins éprouvée, et sa mortalité paraît d'autant plus élevée, qu'elle coïncide avec une faible natalité.

La race espagnole est donc de beaucoup la plus prospère, puisque, malgré sa fécondité supérieure, c'est-à-dire malgré l'accroissement de décès résultant du grand nombre de ses nouveau-nés, sa mortalité dépasse à peine celle des Italiens, notablement moins féconds. Il en résulte que la mortalité de chaque groupe d'âges doit être moindre chez elle que chez aucune des autres nationalités.

Mais un fait fort inattendu et plus caractéristique se manifeste : c'est que la prospérité de l'Espagnol est plus grande sur ce sol africain qu'en Espagne même ! En effet, tandis que la natalité, qui est seulement de 0.037 en Espagne, s'élève à 0.046 en Algérie, la mortalité reste la même (0.030) dans les deux pays.

Ainsi, sur ce sol dévorant pour nous, la natalité de l'Espagnol augmente, et sa mortalité *générale* est stationnaire, ce qui signifie que la mortalité de chaque groupe d'âges diminue. Voilà la véritable caractéristique du colon acclimaté et destiné à faire souche. Voilà, suivant nous, l'élément organique sur lequel doit surtout reposer l'espoir de la colonie. Après cet élément vient celui que fournissent les colons maltais, puis italiens.

Nous avons dit ailleurs (*Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*) comment et dans quelle mesure le sang français peut intervenir dans cette colonisation. Nous avons voulu seulement montrer ici que c'est dans l'analyse des relevés démographiques qu'il faut d'abord chercher les données et les solutions immédiates des questions d'acclimatement et des procédés d'acclimation, plutôt que dans des *a priori*, dans des espérances dont l'avenir nous dérobe les réalités.

Pour montrer la constance des mouvements que vient de nous révéler l'analyse des deux années 1855 et 1856, les plus récentes que les documents officiels nous aient permis d'analyser, nous avons voulu remonter dans le passé ; mais, encore ici, les documents nous ont abandonné et ne nous ont permis de continuer cette enquête que pour les deux années précédentes 1853 et 1854. Nous en avons fait l'analyse par nationalité pour les Espagnols, les Italiens et les Français (le petit nombre des Maltais et des Allemands nous ayant décidé à réunir, en ce qui les concerne, les quatre années, dans le tableau ci-dessus), et le calcul (d'après le même module que précédemment) nous a conduit à des résultats qui confirment la justesse de nos premières conclusions. En effet, les Espagnols ont toujours une natalité de 0.049 et une mortalité de 0.030 ; les Italiens de 0.038 et de 0.033 ; les Français, encore moins favorisés, de 0.041 et de 0.052 !

J'ajouterai une remarque sur les Maltais. Ils habitent presque tous la province de Constantine, une des localités les plus insalubres, funeste aux Espagnols eux-mêmes, puisque, dans la période 1853-1856, ces derniers y ont fourni 229 décès contre 184 naissances, les Français 4,400 décès et 2,687 naissances. Les Maltais, au contraire, ne cessent d'y prospérer ; et si leur mortalité est élevée (0.0351), elle est couverte par les naissances. Ils sont les *seuls* Européens qui y jouissent de ce privilège. Ainsi telle est la précision de l'enseignement démographique, qu'il nous apprend non-seulement que les Espagnols sont les colons élus de notre Algérie, mais encore que les Maltais sont les colons nécessaires et, en quelque sorte, prédestinés de la province de Constantine.

D^r BERTILLON.